



L'hystérique face aux symptômes de la traduction

Catherine Mavrikakis

Volume 11, numéro 2, 2e semestre 1998

Psychanalyse et traduction : voies de traverse
Psychoanalysis and Translation: Passages Between and Beyond

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037335ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/037335ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

L'hystérique face aux symptômes de la traduction — À travers la notion d'hystérie, il s'agit de voir en quoi une pensée de la traduction et de la langue est fondatrice chez Freud. Deux traductions françaises du Journal d'Alice James mettent justement en scène le rapport de l'hystérique au langage. Ces deux textes montrent que la traduction sert toujours des desseins idéologiques inconscients, qu'elle est faite de lapsus révélateurs des traductrices et des maisons d'édition et qu'il est donc impossible de penser l'acte traduisant sans faire intervenir la notion d'inconscient.

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)
1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (1998). L'hystérique face aux symptômes de la traduction. *TTR*, 11(2), 73–93. <https://doi.org/10.7202/037335ar>

L'hystérique face aux symptômes de la traduction

Catherine Mavrikakis

L'hystérique en traduction simultanée : Anna O.

À la base de la psychanalyse, il y aurait l'hystérie. En effet, c'est à partir du passage de l'hypnose à la « *talking cure* » que Freud et Breuer jetèrent les bases de ce qui devait constituer un dispositif d'écoute des patients et un procédé cathartique. Or à la base de l'hystérie, il y aurait la traduction. Et l'on pourrait dire que la psychanalyse dans ses fondations a été aux prises avec la question de la traduction et du langage. La psychanalyse a mis en scène un certain rapport aux langues qui s'est tout de suite donné à voir dans l'hystérie, puisque le cas avec lequel Freud inaugure ses *Études sur l'hystérie* pose d'emblée le problème de l'hystérique comme traductrice.

Anna O. en effet souffrait d'une maladie langagière, qui lui fit perdre dans un premier temps sa langue maternelle. Elle parlait une langue pleine d'interférences et de parasitages. Freud décrit en ces termes la situation :

Un grave trouble fonctionnel du langage était apparu en même temps que les contractures. On observa alors qu'elle ne trouvait plus ses mots, phénomène qui s'accroît peu à peu. Puis grammaire et syntaxe disparurent de son langage, elle finit par faire un usage incorrect des conjugaisons de verbes, n'utilisant plus que certains infinitifs formés à l'aide de préterits, de verbes faibles et omettant les articles. Plus tard, les mots eux-mêmes vinrent à lui manquer presque totalement, elle les

empruntait péniblement à quatre ou cinq langues et n'arrivait plus à se faire comprendre. En essayant d'écrire, elle se servait du même jargon. (Freud, 1973, p. 17)

Dans cette langue qui ne permet plus de communiquer, Anna O. ne peut plus dire la souffrance de ses membres paralysés, des contractures de son corps, de ses troubles de la vue et de ses hallucinations. Si la patiente de Freud n'arrive plus à parler, le corps produit un langage, un ensemble de signes morbides et cryptés, que l'hystérique demande au médecin de décoder. Freud alors force Anna à parler de quelque chose qu'elle voulait taire et dès que le processus de l'aveu s'enclenche, Anna va mieux, c'est-à-dire qu'elle se met à parler en anglais... « Elle ne s'exprimait plus qu'en anglais, en apparence sans s'en rendre compte; elle querellait son infirmière qui, naturellement, ne la comprenait pas » (Freud, 1973, p. 18).

Ce passage par l'anglais va obliger tout l'entourage d'Anna à changer de langue, mais ce n'est pas seulement les personnes dans la vie d'Anna qui passent à l'anglais, ce sont les livres eux-mêmes qui, quelle que soit la langue qu'Anna lise, s'« anglicisent », subissent une transformation anglaise. Freud écrit à ce sujet :

Elle ne s'exprimait maintenant qu'en anglais, sans plus comprendre ce qu'on lui disait en allemand. Son entourage se trouvait forcé de lui parler en anglais et l'infirmière elle-même apprit à se faire peu à peu comprendre. Mais ma malade lisait des livres français et italiens; lorsqu'on lui demandait de lire à haute voix, elle traduisait les textes avec une surprenante rapidité et dans un anglais parfaitement correct. Elle recommença à écrire mais d'une façon bizarre, en se servant de l'articulation de sa main gauche et en traçant des lettres d'imprimerie dont elle s'était fait un alphabet dans son Shakespeare. (Freud, 1973, p. 18)

Dans ces conditions, Anna draine toutes les langues vers l'anglais et même l'écriture se fait britannique puisque l'alphabet provient de Shakespeare. Toutes les langues disparaissent au profit de la langue anglaise. Anna O. devient interprète, traductrice simultanée vers l'anglais, dans une folie langagière incompréhensible. On pourrait dire qu'Anna O. se transforme en machine à tout déplacer, à tout traduire vers l'anglais et même les gens de son entourage se retrouvent à parler aussi, et ce, malgré eux, la langue de Shakespeare, très littéralement ici. L'hystérie devient alors un véritable logiciel de traduction.

Or Fräulein Anna O. (comme l'appelle Freud) va se mettre, en anglais, à raconter sa vie. C'est elle qui va donner au procédé de la cure le nom de « *talking cure* » ou encore de « *chimney sweeping* ». Les symptômes d'Anna vont alors disparaître, avec une histoire sur une méchante dame de compagnie anglaise et une autre, très importante, qui porte sur un vers enfantin anglais qu'elle récitait, après une hallucination sexuelle et après avoir perdu la parole, au chevet de son père. « Immédiatement après ce récit elle s'exprima en allemand et se trouva dès lors débarrassée des troubles qui l'avaient affectée auparavant » (Freud, 1973, p. 30). Pour Freud, le processus de la cure se trouve terminé lorsque les troubles qui affectent Anna disparaissent, mais aussi et surtout quand celle-ci est capable de retourner à la langue allemande et de stopper la machine à traduire qu'elle était devenue temporairement.

Freud insiste sur le lien étrange d'Anna O. aux langues. Pour lui, il ne s'agit pas de s'intéresser aux phénomènes de traduction, qu'il considère comme des symptômes. L'anglais avait aidé Anna O. auprès de son père malade, l'anglais était par conséquent devenu une langue de transition pour s'exprimer, alors que l'allemand partait en décomposition. Freud fonde donc son interprétation sur le rapport à l'anglais, mais non sur le rapport à la traduction. Les hystériques selon lui perdent la langue (bégaiement, mutisme) : c'est le cas d'Emily von N..., par exemple, deuxième cas analysé dans les *Études sur l'hystérie*. Mais pour Freud, Anna O. n'est pas une traductrice remarquable, alors que c'est précisément ce qu'elle est...

Ce que cherche Freud, à l'époque des *Études*, c'est une méthode de guérison. Il ne s'interroge pas sur le pouvoir extraordinaire de traduction que confère l'hystérie à Anna. Dès que le transfert sur l'analyste s'amorce, il ne pense plus à l'hystérie comme machine à traduire. Néanmoins, quand il développe le modèle de compréhension de l'hystérie, il est complètement hanté par la problématique de la traduction et par le mot « *Übersetzung* » qu'il abandonnera par la suite.

Comme l'expliquent Catherine Clément et Hélène Cixous, pour Freud, l'hystérie réside dans un choc sexuel présexuel. La faute vient du « plaisir ressenti, obtenu avant l'âge physiologique de la sexualité normale, la puberté, inscrite dans les découpages initiatiques d'une culture. [...] Il y a donc divorce entre l'événement et l'effet produit : celui-ci est

inadéquat au souvenir, il est disproportionné [...] et la démesure [...] est à l'origine du trouble somatique » (Cixous et Clément, 1975, pp. 82-83).

« Un défaut de traduction » (Cixous et Clément, 1975, p. 83; « *Versagung der Übersetzung* », Freud, 1962, p. 152) serait donc à l'origine de l'hystérie. Freud, lui, dans la version française de son texte, s'exprime ainsi :

Le réveil à une époque plus tardive, d'un souvenir sexuel ancien, produit dans le psychisme un excédent de sexualité, ayant sur la pensée un effet inhibant et conférant au souvenir et aux conséquences de ce dernier son caractère obsédant, irréductible. Ce qui reste « intraduit » (en images verbales) appartient à [une] époque [passée], de telle sorte que le réveil d'une scène sexuelle ne comporte pas de conséquences psychiques mais aboutit à des réalisations (d'ordre physique), à une conversion, l'excédent sexuel empêche la traduction en images verbales. (Freud, 1969, p. 145)

Comme il le dit plus tôt:

A failure of translation [Übersetzung] is what we know clinically as "repression." The motive for it is as always a release of unpleasure which would result from translation [Übersetzung]; it is as though this unpleasure provokes a disturbance of thought which forbids the process of translation. (Freud, 1954, p. 175¹)

Ce qui vient hanter la psychanalyse et la compréhension de l'hystérie, dès ses débuts, en 1896, ce sont donc précisément des processus de traduction impossibles au sein de la psyché. Le psychanalyste est celui par qui la traduction peut arriver. Pour Freud, la psychanalyse et ses méthodes vont s'écrire sous l'égide de la traduction. Même le mot « transfert » (« *Übertragung* » en allemand) peut se traduire en français par « traduction ». En fait, tout ce qui se pense dans le monde de la psychanalyse va être de l'ordre du passage, du déplacement d'un affect à l'autre, de représentations non verbales à verbales, d'affects à signes. Ce déplacement est chez Freud là où tout commence. En fait, il n'y aurait pas de théorie psychanalytique sans cette notion essentielle qui est la

¹ Je me réfère au texte de Freud en allemand *Briefe an Fliess*, p. 152.

possibilité fondamentale de pouvoir transformer et traduire une chose dans une autre. La place du psychanalyste est faite de cette capacité de transformation. Freud dira que ce qui caractérise le transfert, « c'est la substitution de la personne du médecin à une personne antérieurement connue » (Laplanche et Pontalis, 1997, p. 494). Cette substitution s'apparente à la traduction, puisqu'il s'agit de transposer sur la personne du psychanalyste, la personne du passé, de traduire celle-ci dans le contexte du transfert. On pourrait dire que le patient est comme Anna O., il ne peut pas dans sa langue, celle avec laquelle il communique, dire sa souffrance. Il passe donc par une langue étrangère, par une langue de substitution, celle de l'analyse, comme Anna est passée par l'anglais, pour permettre des déplacements, un passage du somatique au verbal. Puis Anna est retournée à l'allemand. L'anglais constitue pour elle une langue de traduction, de transfert, de déplacement. Tout devient anglais, comme en analyse tout se réfère au transfert. Le patient en analyse devient une machine incontrôlable, une machine à traduire qui ne pourra s'arrêter qu'à la fin de l'analyse.

Si la traduction dans ses procédés n'intéresse pas Freud, il s'attache à son efficacité thérapeutique. Dans ces conditions, la traduction devient le modèle pour penser le processus de la cure et son opposé est la conversion, « *transposition*² d'un conflit psychique et tentative de résolution de celui-ci dans des symptômes somatiques moteurs ou sensitifs» (Laplanche et Pontalis, 1997, p. 104). Ce terme, Freud l'emploie dès les *Études sur l'hystérie*, par conséquent il est lié à une pensée de la traduction dont il est héritier. La notion de « transposition » est bien sûr tributaire de celle de traduction. Mais ce qui est très étonnant chez Freud, c'est qu'il y a pour lui de bonnes et de mauvaises traductions. La conversion est mauvaise : elle traduit dans un système de signes inadéquat et bloque toute traduction ultérieure. C'est elle qui fait souffrir le sujet, puisque c'est elle qui traduit le conflit psychique dans un signe morbide. Pour se sauver de cette mauvaise traduction qui déclenche l'hystérie, le patient doit passer par une langue étrangère, celle de l'analyse, une langue vers laquelle tout converge et il pourra ainsi retourner à la langue maternelle, celle qui accueille la bonne traduction de l'affect. Pour Anna, cette langue était l'allemand. La cure analytique peut être vue comme un

² C'est moi qui souligne.

processus de traduction tous azimuts, qui doit permettre au sujet de se redonner la langue-cible, celle où peuvent s'inscrire toutes les traductions de la charge émotive. On voit donc que la psychanalyse est fondée dans une pensée de la traduction, du déplacement et de l'efficacité économique de l'opération traduisante. Pour Freud, la traduction est un performatif. Elle n'est fidèle que dans la mesure où elle agit sur le texte de départ et transforme celui-ci dans une langue-cible, à partir de laquelle il sera encore possible de traduire. Sans fin.

En ce sens, la traduction n'est bonne que dans sa capacité à fonder un réseau de traductions, de récits verbaux. Elle est mauvaise quand elle empêche l'affect de se traduire infiniment, quand le déplacement de l'affect au verbal est interrompu par une somatisation qui déplace le symptôme, mais seulement dans le même système de signes, c'est-à-dire dans le corps. La machine traduisante affolée et artificielle du transfert ravive le circuit des traductions qui, à partir de la guérison, ne cesseront de se faire dans l'infini de l'analyse. L'hystérie a dévoilé à Freud la nécessité des processus de traduction dans la cure et dans toute tentative de guérison psychique. Si, en analyse, le patient traduit pendant un temps dans une langue de « transfert », à la fin de l'analyse celui-ci sera en mesure de se donner sa langue, de la constituer comme cible de toutes ses émotions.

La psychanalyse a eu besoin de travailler sur la notion de traduction pour se fonder et penser ce qu'il en est des méthodes dans la cure, mais la traduction a aussi besoin de penser la psychanalyse pour exister. On sait combien la lettre, le mot sont importants en psychanalyse et que la façon de dire n'est pas un simple artifice. « Si l'inconscient est structuré comme un langage », comme le dit Lacan, le langage doit être pensé dans sa totale complexité systémique. Il faut peut-être alors penser que la fidélité et l'infidélité du traducteur ou de la traductrice à la langue d'origine ne sont parfois que des effets de l'inconscient, des constructions systématiques d'une conception inavouée et souvent idéologique du texte qui est traduit.

À travers la traduction en français d'un texte d'une hystérique célèbre, Alice James, nous verrons comment l'inconscient de la traductrice, inconscient déterminé aussi par une certaine stratégie idéologique et politique, empêche les lecteurs francophones d'avoir accès

à l'historicité du *Journal* d'Alice James. Nous verrons aussi comment Alice est proche des théories de Freud sur l'hystérie et que c'est précisément cette affinité de pensée que la traductrice a voulu éviter.

Traduire ou comprendre le symptôme : le cas d'Alice James

I think that if I get into the habit of writing a bit about what happens, or rather doesn't happen, I may lose a little of the sense of loneliness and desolation which abides with me. My circumstances allowing of nothing but the ejaculation³ of one-syllabled reflections, a written monologue by that most interesting being, myself, may have its yet to be discovered consolations. I shall at least have it all my own way and it may bring relief as an outlet to that geyser of emotions, sensations, speculations and reflections which ferments perpetually within my poor old carcass for its sins; so here goes, my first Journal! (James, 1964, p. 25)

C'est sur ces mots que s'ouvre, en date du 31 mai 1889, ce qui constituera le journal d'Alice James, cinquième et dernière enfant d'Henry et Mary James; Alice James, sœur de quatre frères dont les célèbres William James, psychologue, et Henry James, romancier.

Ce n'est pas par hasard si, dès que l'on mentionne le nom d'Alice James, l'on se trouve aussitôt à parler de la famille et surtout des illustres frères de cette dernière. Alice James, en fait, ne laissa qu'une « œuvre plus ou moins finie », ce journal qu'elle écrivit pendant quatre années et qu'elle dicta avant sa mort à son amie Katharine P. Loring. Il est presque impossible de penser que ce journal aurait été publié sans la notoriété des frères d'Alice. La première édition qui parut en 1934 fut d'ailleurs publiée à l'intérieur d'un livre consacré aux frères James : *Alice James : Her Brothers—Her Journal*. Ceci plaçait d'avance Alice dans la lignée des James, faisait d'elle la sœur, c'est-à-dire celle qui venait témoigner d'un nom qu'elle n'avait pas contribué à fonder. Alice, si elle voulait exister dans et par son prénom, ne fut que l'écho du patronyme de ses frères. Il est donc impossible de séparer cette œuvre de l'aura du nom qui la précède et toutes les éditions du *Journal* tourneront autour de cette question.

³ C'est moi qui souligne.

Alice elle-même, le 17 juin 1891, confiait au papier qu'elle voyait dans son frère Henry un plagiaire. Si elle ne se voyait pas l'écho de ses frères, elle voyait en eux sa copie. Tout se pose ici dans la problématique du double, de la répétition du nom propre qu'Alice partage avec ses frères. On peut donc lire dans le *Journal* d'Alice James ces phrases très incriminantes: « *H. [Henry], by the way, has embedded in his pages many pearls fallen from my lips, which he steals in the most unblushing way, saying, simply, that he knew they had been said by the family, so it did not matter* » (James, 1964, p. 212). Ce que voit Alice, quelques mois avant sa mort, c'est l'appropriation par son frère, Henry James, de tout ce qui peut se signer sous le nom de James. Ce qu'Alice affirme ici, c'est la facilité pour son frère de prendre ce qui lui appartient à elle, puisque tout ce qui est James se trouve sous la signature d'Henry... La famille se trouve sous le sceau du nom du romancier.

Or la place qu'occupe Alice James dans sa famille est très liée pour elle, tout au long de son journal, à sa condition de femme. Pour Alice, ce n'est pas seulement elle qui se trouve aux prises avec un problème de reconnaissance familiale et sociale, mais ce sont les femmes qui doivent faire encore un effort avant d'être républicaines. Elle écrit à ce sujet: « *When will women begin to have the first glimmer that above all other loyalties is the loyalty to Truth, i.e., to yourself, that husband, children, friends and country are nothing to that* » (James, 1964, p. 60).

Alice James était donc très consciente de son incapacité historique à être celle qui porterait pour elle-même le nom du père. Et en ce sens, la maladie, celle qu'elle sentit en elle dès 1868 et pour laquelle les médecins américains et anglais ne décelèrent aucun trouble organique, semble être du même ordre que la maladie dite féminine sur laquelle Freud et Breuer se penchèrent à la fin du dix-neuvième siècle : l'hystérie. On finira par déceler en 1891 chez James un symptôme organique : un cancer du sein, mais Alice diagnostique elle-même la cause de son mal : « *I have passed through an infinite succession of conscious abandonments and in looking back I see how it began in my childhood, although I was not conscious of the necessity until 67 or 68 when I broke down first and had violent turns of hysteria* » (James, 1964, p. 149).

L'hystérie comme maladie sociale à la fin du siècle dernier s'explique tout à fait par le décalage entre le rôle féminin et la montée des

masses bourgeoises. Dans une société où les rôles sexuels se redéfinissent, où, par exemple, les suffragettes demandent des droits, les femmes bourgeoises et oisives éprouvent un réel malaise social. C'est à ce malaise que Charcot, Freud et même William James s'attachent. Les femmes sont alors directement confrontées à l'articulation problématique du privé et du social.

L'inconscient de la traductrice

Or quand Alice, le 31 mai 1889, inaugure son journal, comme nous l'avons vu, en le comparant à une éjaculation, « *The ejaculation of one-syllabled reflections, a written monologue* », il faut s'attarder sur le choix de ses mots. Ce n'est certainement pas pour rien qu'Alice utilise cette image. Placée sous le signe du manque, celle qui ne put être de la fratrie, quand elle prend la parole et dicte en partie à Katharine Loring son texte, se permet une métaphore qui la situe d'emblée du côté des mâles. Elle tente ainsi de devenir un des James. Il serait sans doute inutile ici d'insister sur la fortune psychanalytique qui s'inscrit dans le choix du mot « éjaculation ». De l'envie du pénis, à l'hystérie comme symptôme d'un manque, de la masturbation à la volonté de ne pas se voir elle-même comme auteure féminine, Alice donne à penser et à repenser la psychanalyse à ses débuts et les textes fondateurs comme *Études sur l'hystérie* de Freud et Breuer. La surprise est grande alors, lorsqu'on ouvre le *Journal d'Alice James*, publié en 1983 en France aux éditions des Femmes et traduit de l'américain par Marie Tadié. En effet, le livre s'ouvre sur une traduction du premier paragraphe du journal, que j'ai déjà reproduit en anglais dans ce texte. Cela se lit comme suit :

Si je prends l'habitude d'écrire des bribes de ce qui se passe, ou plutôt ne se passe pas, je pense que je perdrai peut-être un peu de ce sentiment de solitude et de désolation qui ne me quitte pas. Les circonstances de ma vie me permettant de m'exprimer seulement par monosyllabes, un monologue écrit par cet être très intéressant, *moi-même*, offrira peut-être des consolations encore inexplorées. Je ferai au moins tout ce que je voudrai et ce sera sans doute une issue à ce geyser d'émotions, de rêveries et de pensées qui fermentent perpétuellement dans ma pauvre vieille carcasse pour mes péchés; voici donc mon premier Journal! (James, 1983, p. 9)

Cette traduction faite par une maison d'édition féministe est remarquable par l'effacement du mot « éjaculation ». Ce paragraphe qui figure en outre en quatrième de couverture du livre donne une tout autre image d'Alice James et de son journal que celle que l'on verrait se former si le mot « éjaculation » participait à la logique du texte. En effet (et il faut là peut-être réfléchir sur l'inconscient de la traductrice ou encore sur la censure, inconsciente ou non, exercée par l'éditeur), l'idée de l'éjaculation de la pensée a été supprimée en vue de faire d'Alice une femme qui ne serait pas envieuse du pénis de ses frères, qui n'a donc rien à faire avec les hommes et qui doit porter en elle l'essence du féminin. Ce que font les éditions des Femmes, en supprimant le caractère éjaculatoire du journal, c'est de féminiser le texte, de lui enlever sa portée historique et surtout de le priver de l'inscription de l'inconscient de l'auteur. Alice James ne doit pas éjaculer sous peine de voir la construction de la victime idéale et féminine se désagréger. Je m'explique : dans la traduction de Marie Tadié, l'accent est mis sur le sentiment et le moi. Le mot « *reflection* » qui apparaît deux fois en anglais (dans « *ejaculation of one-syllabled reflections* » et dans « *speculations and reflections* ») disparaît également complètement du texte français. De même, le texte anglais s'ouvre sur l'idée de la réflexion (« *I think* ») alors qu'en français, le fait de penser est soulevé beaucoup plus loin et perd en importance. Dans cette coupure de la pensée et de l'éjaculation, Alice se retrouve en quelque sorte « émasculée », privée de la virilité intellectuelle et psychique qu'elle voulait se donner à travers son journal. À partir de cette coupure dans le texte, les éditrices peuvent écrire en couverture les phrases qui suivent et qui seront illustrées par le premier paragraphe tel que je l'ai reproduit plus haut :

Alice James (1848-1892) a tenu son Journal de 1889 à 1892 et l'a dicté, en partie, à Katharine Loring, sa fidèle amie.

C'est à cette dernière que l'on doit la sauvegarde du présent texte, écrit à l'insu de la famille. Elle en fit imprimer quatre exemplaires en 1894. Henry James, le frère d'Alice, s'opposa tout d'abord à cette publication et en détruisit une copie. (couverture, James, 1983)

Les éditions des Femmes mettent donc l'accent sur les liens d'amitié profonde entre Katharine et Alice, et sur la jalousie du célèbre frère Henry. Ce que les éditions des Femmes écrivent sur la couverture du livre est sans conteste vrai. Mais ce qui reste en jeu ici est que ce point de vue sur Alice,

cette emphase mise sur certains aspects de sa vie n'existent que dans l'absence du mot « *ejaculation* » et dans l'effacement du mot « *reflection* » au profit d'une représentation de l'émotion.

Si Alice « éjaculait » des mots sur la couverture des éditions des Femmes, il serait peut-être plus difficile d'en faire cette femme victime de ses frères et qui avait une douce et fidèle amie qui la protégeait et la consolait. Il ne s'agit pas, dans mon esprit, de faire d'Alice James un personnage triomphant, une amazone moderne ou encore une lesbienne *hard*, c'est-à-dire qui n'a pas peur d'emprunter aux hommes certains de leurs attributs. Il s'agit de lire le texte et de voir que le lapsus de la traduction met en place une idéologie de la féminité au dix-neuvième siècle qui ne tient absolument pas compte de la complexité de la pensée d'Alice James et de son désir d'être comme ses frères. Alice James n'a pas été fidèlement traduite en 1983, mais elle est devenue la porte-parole d'une certaine idéologie féministe qui conteste « l'envie du pénis » chez la femme et les théories freudiennes sur l'hystérie. On a préféré à une Alice James éjaculant, une Alice vaguement lesbienne et victime. Or en 1889 il est assez clair que dans le milieu bourgeois dans lequel évoluent les James, le pénis est la marque d'une différence et qu'en avoir un ou pas donne lieu à toute une série de privilèges et d'injustices. C'est pourquoi il est fort logique de croire qu'Alice James était dans la problématique de l'envie et de la jalousie, et que c'est même un signe de santé chez elle que d'avoir voulu ce qui symbolisait la réussite. La traduction de Marie Tadié et les éditions des Femmes ont créé une Alice dont l'inconscient est pur de tout désir d'être un homme. Mais cette édition du texte empêche les lecteurs francophones de comprendre le moment historique qu'inscrit l'écriture d'Alice James et la force du désir d'être « comme » un homme.

Il faut ajouter que le mot « *ejaculation* » est enlevé systématiquement du texte français et qu'il ne s'agit pas d'un lapsus fortuit, mais du rejet systématique d'un mot qui ne convient pas à l'image que la traductrice se fait d'Alice. La traduction ici est la manifestation de la structure de l'inconscient du traducteur, qui construit le texte selon une stratégie délibérée. De fait, le 21 juin 1889, Alice James revient sur sa vision de l'écriture. Elle écrit dans cette entrée de son journal : « *If I make this a receptacle for feeble ejaculations over the scenery, what a terror it will be. I must, however, record the fact that today I entered into Paradise* » (James, 1964, pp. 38-39). L'édition française établie par Marie

Tadié rend ainsi ce passage : « Si je confie à ce journal de faibles réflexions sur le paysage, ce sera terrible » (James, 1983, p. 9). La traduction ici opère un travail d'éclaircissement du texte (« ce journal ») en nettoyant le manuscrit de toute éjaculation et surtout en gommant la comparaison qu'Alice James établit entre son journal et un « *receptacle for feeble ejaculations* ». Ce contenant que peut devenir le journal fait virtuellement l'objet d'une interprétation symbolique ou encore psychanalytique de la part d'Alice. En effet, tout se passe comme si elle refusait les « *feeble ejaculations* » et se donnait pour tâche d'accéder à une plus grande virilité. Le journal devient alors une matrice (« *receptacle* ») que l'auteure féconde, en recourant à un imaginaire masculin. À travers ces lignes, il est possible d'entendre le désir de virilité d'Alice et le rapport presque sexuel qu'elle entretenait avec son journal. Par ses écrits, Alice veut se donner une virilité interdite et entrer en compétition avec ses frères. La censure par omission en français de métaphores et comparaisons empêche le lecteur de percevoir le geste initiateur de l'écrit. Or cette construction de son journal comme matrice et de son écriture comme pénis n'est pas un simple artifice de l'écriture que le traducteur peut supprimer à loisir. Comme l'explique Simon Harel dans son livre *L'Écriture réparatrice* :

L'acte de création, influencé par une dynamique réparatrice [...] se caractérise par sa plasticité. On relèvera une série d'oppositions : contenant-contenu, forme-expression, dehors-dedans... Cette modélisation de l'acte de création peut être comprise selon deux perspectives. L'œuvre créée est un objet distinct, une entité autonome qui permet de projeter à l'extérieur de la psyché du sujet un champ d'expérimentation où joueront des fantasmes archaïques de fusion et de destruction à l'égard du corps maternel. Mais l'œuvre créée est, du fait de cette relation, assujettie à une expérience de « représentation » que je définis comme réparatrice. (Harel, 1994, pp. 19-20)

Et Harel ajoute :

D'où l'importance du motif de l'image du corps, qui suppose une intrication de la pulsion et de l'affect, la tentative d'instituer une motricité, — un acte —, qui, bien qu'atténué, n'en persiste pas moins dans l'écrit. Comme si la discrimination entre l'acte de penser et l'activité motrice ne pouvait être totalement réalisée, une ambiguïté subsistant toujours. L'œuvre littéraire devient alors « le corps de l'œuvre ». Et le corps de l'auteur cherche peut-être un refuge dans l'écrit,

trouvant prétexte à des transgressions qui ne seraient pas autrement énoncées? (Harel, 1994, p. 22)

C'est précisément cette réparation psychique par l'écriture que la traduction française empêche de voir. De même, l'élaboration d'un corps nouveau, d'une « représentation » est oblitérée en français. Tout le travail de masculinisation chez Alice James ne traduit pourtant pas autre chose que son désir de se donner psychiquement ce que ses frères ont et ce que l'écriture seule peut lui apporter. « L'importance du motif de l'image du corps », comme le dit Harel, qui est fondateur du récit de soi est ici éradiquée au profit d'un corps malade qui ne tient pas à être fort, puissant et, dans ce cas précis, viril. La traductrice a ainsi effacé du texte tout le processus de réparation symbolique qui se joue à l'intérieur du journal.

En fait, le corps que propose la traduction est un corps de souffrance, un corps débile. Bien entendu, Alice James insiste elle-même sur ses faiblesses corporelles, mais elle ne cesse de les mettre à distance, de les analyser en tentant de maîtriser, en quelque sorte, la souffrance. Comme en fait foi, par exemple, l'entrée du 18 juillet 1890, où il est dit dans la langue originale : « *By taking a very small dose of morphia, the first in three years, I was able to steady my nerves and experience the pain without distraction* » (James, 1964, p. 129), phrase que Marie Tadié a traduit de la façon suivante : « Une très légère dose de morphine, la première depuis trois ans, m'a permis de me calmer nerveusement et de souffrir sans trouble » (James, 1983, pp. 152-153). Ce qui est remarquable encore une fois ici, c'est le détournement opéré par la traduction qui fait porter l'accent sur la souffrance, alors qu'Alice James avait elle-même souligné par l'italique la notion d'expérience. Il en résulte que le texte anglais original parle d'un corps à corps avec la douleur qui est de l'ordre de l'expérience et de la connaissance, alors que le texte en français met en relief la souffrance à l'état brut et un certain masochisme d'Alice.

Le corps construit par la traduction est donc un corps féminin souffrant qui ne possède aucune force ou encore aucune virilité. Si la traduction privilégie un corps féminin malade, c'est bien pour faire d'Alice James une victime qui est l'objet de la méchanceté des hommes. Cette victimisation de l'auteure se retrouve dans un autre passage où Alice essaie précisément de réfléchir sur la bonté dans un paragraphe où elle a commencé par se plaindre de sa propre gentillesse. En effet, le passage

débuté ainsi : « *How sick one gets of being "good", how much I should respect myself if I could burst out and make everyone wretched for 24 hours* » (James, 1964, p. 64). Après quelques lignes, Alice conclut en généralisant le problème, en passant du particulier au général : « *And then the dolts praise one for being "amiable"! Just as if one didn't avoid ruffling one's feathers as one avoids plum-pudding or any other indigestible compound!* » (James, 1964, p. 64). Comme toujours, le processus de l'écriture permet à Alice de dépersonnaliser ses malaises et de les vivre de façon plus maîtrisée.

L'écriture donne de la force à Alice en lui donnant du recul, ce recul que la pensée (« *reflections* ») lui a permis de retracer dès le premier paragraphe de son journal. Ici, comme ailleurs, la traductrice va en français transformer le sens du texte afin de lui octroyer la logique formelle et inconsciente de la femme victime. La traductrice a donc écrit : « Et les sots vantent mon "amabilité"! Comme si je n'évitais pas d'y laisser des plumes comme on évite le plum-pudding ou toute autre mixture indigeste! » (James, 1983, p. 64). La traduction insiste sur l'amabilité d'Alice, sur son « je », alors que la tentative du texte est précisément d'abandonner cette amabilité au profit d'une généralisation et d'une dépersonnalisation de sa subjectivité. Ce recours constant à la personnalisation du texte brise le processus inaugural du journal qui est celui d'une inscription d'un corps et d'une réalité psychique que le sujet veut maîtriser par la pensée et l'écrit.

La question de la bonté d'Alice et de son absence d'ironie est d'ailleurs centrale, puisqu'elle permet de créer en français une femme bonne et sans sens critique. On peut donc dire qu'à partir de la disparition du mot « éjaculation » dès le premier paragraphe du *Journal*, Marie Tadié suit une logique très précise. Elle va effacer du texte de James toutes les marques de l'ironie, voire de la méchanceté qu'Alice a envers elle-même. On pensera à ce passage où Alice James, racontant la visite de Beatrice Bowyer à l'occasion des fiançailles de cette dernière, loue la beauté de la jeune femme et note, non sans ironie: « *How an engagement always warms and stirs the spinsterial heart* » (James, 1964, p. 91). Marie Tadié qui, comme on l'a vu, a tronqué le texte et a construit la représentation dans la figure d'Alice d'une certaine forme de lesbienne qui ne regrette aucun mari, a traduit cette phrase ainsi : « Des fiançailles réchauffent et agitent toujours le cœur des célibataires » (James, 1983, p. 100). Une autre traduction en français, celle-ci faite par Marie-Claude Gallot, laisse

entendre tout autre chose : « Comme des fiançailles réchauffent et remuent toujours le cœur d'une vieille fille » (James, 1984, p. 71).

Le problème réside ici dans la traduction de l'expression « *spinsterial heart* ». James a forgé un adjectif sur le substantif « *spinster* ». Or, l'on sait que c'est d'elle-même dont elle parle chaque fois qu'elle évoque cette notion de « *spinster* ». En anglais, le sens de « *spinster* » n'est pas celui de « célibataire », mais plutôt de « vieille fille », comme en fait foi la définition de l'*American Heritage Dictionary of the English Language* : « *Spinster* : a woman who has remained single beyond the conventional age for marrying ». La création d'un adjectif à partir de ce mot ne peut être dans ce contexte que péjorative. De plus, Marie Tadié elle-même traduit le mot « *spinster* » par « vieille fille » (James, 1983, p. 211), lorsqu'il s'agit de qualifier une autre femme qui n'est pas Alice. On doit alors se demander pourquoi elle a préféré dans ce contexte le mot « célibataire » à l'expression « vieille fille ». Et l'on peut répondre que c'est précisément parce qu'il y a une logique de l'inconscient du traducteur qui guide ses choix et les rend systématiques. Alice ne peut être une vieille fille parce que, selon les éditions des Femmes, elle se perçoit comme une lesbienne et sans aucun désir de mariage. On ne sera pas davantage surpris de voir que le texte anglais comporte beaucoup de sarcasmes par rapport à la médecine et que le texte diminue en français cette impression de contestation des représentants du corps médical. Malade toute sa vie adulte, Alice ne pouvait qu'observer la plus grande méfiance à l'égard de ceux qui tentent de la soigner. Elle écrit :

Ever since I have been ill, I have longed and longed for some palpable disease, no matter how conventionally dreadful a label it might have, but I was always driven back to stagger alone under the monstrous mass of subjective sensations, which that sympathetic being "the medical man" had no higher inspiration than to assure me I was personally responsible for, washing his hands of me with a graceful complacency under my very nose. (James, 1964, pp. 206-207)

En français, le texte se lit comme suit :

Depuis que je suis malade, j'ai désiré et désiré ardemment avoir une maladie palpable, quel que soit son nom conventionnel terrible, mais j'ai toujours été obligée de tituber seule sous le poids monstrueux de mes sensations subjectives, tandis que cet être sympathique, « le médecin »

m'assurait seulement que j'étais seule responsable de mes maux, affirmant devant moi n'y être pour rien avec une aimable complaisance. (James, 1983, p. 253)

On voit ici que le texte original parle de manière péjorative du médecin. La dénomination « *medical man* », le manque d'inspiration face au diagnostic (« *no higher inspiration* »), le fait que le médecin se lave les mains (« *washing his hands* ») pour se débarrasser d'Alice sous son nez (« *under my very nose* »), tout ceci contribue à donner une image médiocre des médecins, que l'on ne retrouve pas dans la traduction de Marie Tadié. On pourrait se demander à juste titre la raison d'une telle omission par laquelle la traductrice protège en quelque sorte la personne du médecin. Je pense qu'il s'agit là encore d'un effet de logique dans l'inconscient de la traductrice. À tout prix, il faut éviter l'image d'une Alice James agressive et ironique, mais dans ce gommage de la critique de la médecine, c'est aussi l'effacement de l'hystérie d'Alice qui se joue, encore une fois. Dans les trente dernières années, on a beaucoup parlé des liens de l'hystérie et de la médecine; on a beaucoup discuté du fait que la psychanalyse se fondait sur les observations des hystériques; on a aussi beaucoup pensé l'insatisfaction de l'hystérique face au médecin. Celle-là produisait des symptômes séduisants pour l'avancement des connaissances afin que celui-ci soit mis en faillite et perde pied dans le savoir. Hélène Cixous et Catherine Clément dans *La Jeune Née* parlent du médecin pervers et de l'hystérique : « [...] ce que répète le pervers, comme l'hystérique, c'est une scène qui leur est commune, leur commune séduction, de l'un par l'autre, de l'une par l'autre. Cette séduction passe par la souffrance » (p. 29). Ce que décrit Alice dans le passage précédent, c'est justement l'incapacité de la médecine à cerner la maladie et la patiente. Le texte révèle le jeu qui s'installe entre la patiente et le savoir médical. Jeu pervers du médecin voyeur, mais aussi de l'hystérique qui, au péril de sa vie, va prouver que le médecin a tort. Or ce processus de mise en échec du médecin et des institutions fondatrices de la science est très clairement mis en lumière dans ce texte. Alice n'a jamais trouvé un médecin capable de « comprendre » son symptôme. Cette critique de la médecine — une constante chez l'hystérique — doit être expurgée d'un texte français qui tente de créer une Alice qui ne serait pas du tout responsable de sa maladie, qui n'entreprendrait aucun rapport pervers à elle-même et à la médecine. Tout comme la page quatre de couverture le laissait entendre, les seuls responsables de la souffrance de la sœur James sont les quatre frères

d'Alice et en particulier Henry. Dans ces circonstances, il est impossible de voir tout ce qui s'établit entre Alice et les médecins.

Pourtant, on pourrait faire l'hypothèse à partir de ce passage que ce n'est pas seulement avec son frère Henry qu'Alice entre en compétition dans son journal, mais également avec son frère William, le médecin et psychologue, celui qui a publié sur l'hystérie et sur bien des pathologies psychiques. De manière révélatrice, Alice écrira ces phrases où son expérience en tant que malade l'amène à contester les thèses de son frère dans les discussions qu'il a avec Binet sur le champ de conscience chez les hystériques :

William uses an excellent expression when he says in his paper on the "Hidden Self" that the nervous victim "abandons" certain portions of his consciousness. It may be the word commonly used by his kind. I have passed through an infinite succession of conscious abandonments and in looking back now I see how it began in my childhood, although I wasn't conscious of the necessity until '67 or '68 when I broke down first, acutely, and had violent turns of hysteria. (James, 1964, pp. 148-149)

En commençant par un éloge de William, Alice finit par réutiliser les termes « *abandon* » et « *consciousness* » de façon à tourner en dérision leur utilisation par son frère. Elle poursuivra en décrivant ses propres symptômes et en devenant son propre médecin, c'est-à-dire celle qui sait poser le véritable diagnostic. Cette rivalité avec le frère psychologue et la peur que celui-ci la réduise à un cas, on les sent aussi dans la lettre adressée à William et datée du 30 juillet 1891 : « *So when I am gone, pray don't think of me simply as a creature who might have been something else, had neurotic science been born. Notwithstanding the poverty of my outside experience, I have always had a signification for myself* » (James, 1964, p. XXIX). Ce dont Alice a peur, c'est d'être happée par l'appareil scientifique et médical, et elle se construit un moi, précisément à travers son journal, qu'elle écrit « pour elle-même ». Mais à travers les descriptions qu'elle fera de sa maladie dans ses écrits, elle entrera en compétition avec le frère médecin et lui donnera une leçon de psychologie. Ce triomphe d'Alice est présent à travers tout son texte et l'on pourrait dire dans un premier temps que le journal lui a servi de la même manière que la langue anglaise à Anna O. : il aurait été, d'une certaine façon, un objet de transfert et de traductions d'affects.

La mort, le livre et la traduction

Cependant, pour nuancer ce qui vient d'être dit, il faut tout de suite ajouter qu'Alice James est morte sans perdre ses symptômes. Elle n'a pas retrouvé la langue maternelle recomposée, comme le fit Anna O. qui quitta l'anglais pour retourner à l'allemand. On pourrait dire qu'Alice a même continué à produire du symptôme, à produire des signes corporels, tout en voulant passer par une langue de traduction, une langue qu'elle crut peut-être temporaire, celle de son journal personnel. Mais il n'y a pas eu de réelle traduction de la somatisation à un autre système de signes.

D'une certaine façon, Alice avait deux langues en même temps, celle du transfert, cette langue transitoire du *Journal* et celle de son corps hystérique qui continuait à la détruire, sans qu'il y ait de passage salvateur entre les deux. Cet échec de toute « cure », du passage du corps au journal, on pourrait ici le lire dans le fait qu'Alice se sentait devenir un « petit tas de déchets » (James, 1983, p. 84), un signe abject et douloureux à mesure que son journal avançait et proportionnellement au développement de celui-ci dans un va-et-vient incessant entre le symptôme et l'œuvre.

Ce processus d'interaction entre la maladie, la mort et l'œuvre n'est pas sans rappeler ce dont Michel de M'Uzan parle dans son livre *La Bouche de l'inconscient*. Il s'agit pour de M'Uzan de penser aux dernières paroles d'une femme atteinte de cancer et qui était venue le consulter la dernière année de sa vie. Madame D., bien que sachant sa mort inéluctable, était allée en analyse pour sentir son devenir-déchet, son devenir-toxique (comme elle le nomme). Elle voulait, selon le témoignage de son psychanalyste « féconder » celui-ci, afin de survivre en lui et en même temps prendre le dessus sur lui (de M'Uzan, 1994, p. 21). Or lors de sa dernière séance, Madame D. prononcera des paroles fort surprenantes : « Voyez-vous, ce n'est pas moi qui suis malade, c'est l'autre. Non, je ne suis pas schizo, ne le croyez pas. Il s'agit de quelque chose de léger, de ténu, une sensation à côté de moi. Comme c'est pénible d'avoir ainsi quelque chose à côté de soi » (de M'Uzan, 1994, p. 26). De M'Uzan parlera de dépersonnalisation avant la mort, de dédoublement de Madame D. Le double est ce qui doit mourir à la place de la patiente, donc ce qui assure sa survie. « En expulsant son double dans un espace distinct du sien, Madame D. garantit à une part d'elle-même une extra-territorialité » (de M'Uzan, 1994, p. 29).

Le *Journal* d'Alice James n'est pas écrit tout au long dans le but unique de trouver la guérison du corps. Au début, il constitue, pour son auteure, le lieu fantasmatique d'un corps masculin tout-puissant et éjaculant, qui viendrait remplacer le corps féminin malade. Mais Alice, au fur et à mesure de sa maladie, se dédouble. Le journal cesse d'être une langue de transfert, un moment vers la guérison du corps réel d'Alice. Le journal devient alors chaque jour davantage un corps masculin fécondant qui peut entrer en compétition avec le corps des frères James. Le corps d'Alice, parallèlement, devient débile, de plus en plus malade, « un déchet », comme elle le dit elle-même. En expulsant un double masculin et fertile, dans un espace distinct de son corps morbide, Alice James a non seulement garanti à une part d'elle-même l'extraterritorialité dont parle de M'Uzan, mais elle a aussi pu se construire un corps capable de rivaliser avec celui des hommes.

La langue de l'écriture n'a pas donc été pleinement, comme ce fut le cas pour Anna O. avec l'anglais, une langue de passage vers la santé. Le journal n'a pas été une langue transitoire, une langue de traduction de l'affect en paroles. Mais Alice a fait de son journal un objet d'amour, auquel elle tenait plus qu'à elle-même. Si la représentation, dans les écrits d'Alice, de son corps en celui d'un homme n'a pas été efficace en ce qui concerne une guérison réelle, ses éjaculations ont tout de même pris place dans l'espace du journal.

En ce sens la traductrice Marie Tadié a reproduit l'échec réel d'Alice, la mort de celle-ci, et ceci, malgré le processus possible de guérison, que l'écriture comme « transfert », « traduction », pouvait faire miroiter. Tadié a insisté sur le corps malade de l'auteure, sans comprendre qu'Alice James s'était créé, à travers les mots, un corps puissant qui n'en finirait pas d'éjaculer et de féconder.

Université Concordia

Références

CIXOUS, Hélène et CLÉMENT, Catherine (1975). *La Jeune Née*. Paris, Union Générale d'éditions.

FREUD, Sigmund (1954). *The Origins of Psycho-Analysis. Letters to*

Wilhelm Fliess, *Drafts and Notes: 1887-1902*. New York, Basic Books Inc. Publishers.

— (1986). *Briefe an Fliess*. Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag.

— (1950). *Aus Den Anfängen der Psychoanalyse*. Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag.

— (1973). *Études sur l'hystérie*. Paris, Presses Universitaires de France.

— (1969). *La Naissance de la psychanalyse*. Paris, Presses Universitaires de France.

HAREL, Simon (1994). *L'Écriture réparatrice*. Montréal, XYZ éditeur.

JAMES, Alice (1964). *The Diary of Alice James*. New York, The Penguin American Library.

— (1983). *Journal d'Alice James*. Traduit de l'américain par Marie Tadié. Paris, éditions des Femmes.

— (1984). *Journal et choix de lettres*. Traduit de l'américain par Marie-Claude Gallot. Langres, Café, Clima éditeur.

LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, J.-B. (1997). *Vocabulaire de la Psychanalyse*. Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France.

M'UZAN, Michel de (1994). *La Bouche de l'inconscient*. Paris, Gallimard.

RÉSUMÉ : L'hystérique face aux symptômes de la traduction — À travers la notion d'hystérie, il s'agit de voir en quoi une pensée de la traduction et de la langue est fondatrice chez Freud. Deux traductions françaises du *Journal d'Alice James* mettent justement en scène le rapport de l'hystérique au langage. Ces deux textes montrent que la traduction sert toujours des desseins idéologiques inconscients, qu'elle est faite de lapsus révélateurs des traductrices et des maisons d'édition et qu'il est donc impossible de penser l'acte traduisant sans faire intervenir la notion d'inconscient.

ABSTRACT : The Hysteric and the Symptoms of Translation — Through the notion of hysteria, the author examines in what way thought about translation and language is fundamental to Freud's writings. Two French translations of Alice James' *Journal* present precisely the relationship between the hysteric and language. The two texts show that translation always serves unconscious ideological designs, that it is evidence of the translators' and the publishing houses' revelatory lapses, and that it is, therefore, impossible to conceive the act of translating without considering the notion of the unconscious.

Catherine Mavrikakis : Département d'études françaises, Université Concordia, LB-638-2, 1400 de Maisonneuve ouest, Montréal (Québec) H3G 1M8.

Courriel : mavrik@alcor.concordia.ca